



BUREAU PROVISOIRE
à Paris,
13, rue Saint-André-des-Arts, 13.

Annonces . . . 30 c. la ligne.
Réclames . . . 1 fr. —

Chaque numéro
contient

Un nouveau Dessin en lithographie.

ABONNEMENT:

Un an . . . 48 . . . 28
Six mois . . . 9 . . . 14
Trois mois . . . 3 . . . 7

Annonces . . . 30 c. la ligne.
Réclames . . . 1 fr. —

Ecrire franco

pour
les lettres et paquets.



POLICHINELLE

Journal paraissant le Dimanche et le Jeudi.

Sommaire. — Un mot sur la Révolution. — Une fête à Toulouse. — Trois modes de voter. — Gynécée national. — Programme de la Fête du 14. — Annonces.

Par la faute et par la négligence de notre imprimeur, nous n'avons pu faire paraître notre second numéro jeudi, 11 mai. Désirant qu'il n'y ait à l'avenir aucun retard dans la publication du Journal, nous venons d'en confier l'impression à des personnes dont nous osons garantir l'exactitude. Ainsi, désormais notre feuille sera ponctuellement livrée les jeudis et dimanches.

UN MOT SUR LA RÉVOLUTION.

Vive la République sociale! s'écriait ces jours-ci un représentant du peuple. Oui, vive la République démocratique et sociale! Voilà le sens de la révolution, voilà la réforme que demandait le peuple en se battant dans les journées de Février. La réforme politique pour lui n'était qu'un moyen d'y arriver. Ne t'effraie pas, timide bourgeois, et ne prononce pas d'anathème: personne ne demande ta tête; personne ne veut le pillage ni le partage de tes biens. On demande purement et simplement l'application de la formule que tu peux lire sur tous nos monuments publics: *Liberté, Égalité, Fraternité*. Eh bien! Polichinelle croit dans son gros bon sens que l'homme qui meurt de faim n'est pas libre; que celui qui gagne peu, tout en travaillant beaucoup, n'est pas l'égal de celui qui regorge de richesses à ne rien faire; que l'exploité,

en un mot, ne peut être le frère de l'exploitant. — Telle est son opinion: veux-tu lui en faire un crime et lui flanquer un coup de fusil, comme il te l'entend dire tous les jours dans la rue? Mais, auparavant, prouve-lui qu'il a tort, et surtout ne crie pas à l'impossible, toi qui regardais il y a trois mois la République comme une chimère. — Tu montes sur tes grands chevaux et tu penses avoir tout dit lorsque tu as prononcé le mot *ordre*, et tu ne sais seulement pas ce que ce mot signifie. L'ordre, vois-tu, honnête béotien, c'est la justice, c'est l'idéal du bien et non pas l'immobilité stupide; c'est la machine qui fonctionne avec harmonie, en un mot c'est l'unité.

Celui qui suit ton exemple et s'en va bêtement engraisser, dans un but de spéculation, le patrimoine de messieurs les banquiers et agents de change pour se ruiner après, qui tue son voisin par la concurrence afin de vivre lui-même, qui menace de mort l'homme qui ne partage pas ses opinions, celui-là, te dis-je, donne l'exemple du désordre. L'ouvrier, au contraire, prêche l'ordre, lorsqu'il réclame par le travail le droit de participer à la richesse sociale et qu'il demande la justice pour tous. Ce sont là de grandes vérités, pauvre sire, mais que tu ne connais pas encore. Le peuple que tu accuses de tant d'ignorance en sait beaucoup plus que toi sur ce point, et comme au fond il n'est pas méchant et que tu es plutôt égaré que pervers, il se chargera de ton éducation.

Oui, le peuple intelligent ne laissera pas plus aujourd'hui retarder sa Révolution par les ignorants qu'il ne la laissera escamoter par les charlatans politiques ou religieux. Son dogme politique réside dans l'application de sa formule républicaine, et il saura en tirer toutes les conséquences. Son dogme religieux, c'est la réalisation du bonheur sur la terre. Arrière donc tous ceux qui viendraient lui dire le contraire! Le temps des fictions, des mensonges est passé, et la vérité apparaîtra bientôt, quelles que soient les entraves dont on l'embarrasse.

G. R.

UNE FÊTE A TOULOUSE.

Un de ces jours derniers, la capitale de la Haute-Garonne était le théâtre d'une fête « en l'honneur des soldats partant pour l'armée des Alpes » (d'après le programme officiel); le civil allait avec le militaire fraterniser, le verre en main, et puiser dans un punch patriotique des sentiments de concorde et d'honneur. Ce mode, soit dit en passant, est d'une fort adroite politique: la fraternisation du Luxembourg nous a en effet montré des monarchiques des plus endurcis porter à leurs royales bouches la coupe républicaine, s'échauffer aux vapeurs d'un vin populaire, et donner aux démocrates l'accolade de la fraternité en proclamant enfin la République comme la plus légitime des institutions, tant est vraie

la maxime : « *In vino veritas.* » Mais revenons à Toulouse.

Toutes les gardes nationales et municipales de la ville et du département avaient été convoquées pour cette démonstration fraternelle; personne, m'assure-t-on, n'avait manqué au rendez-vous, et la fête commença.

Quelle fête! grand Dieu, quelle fête! depuis des siècles il ne fut oncques cérémonie plus imposante : c'était un mélange de traditions anciennes et d'usages nouveaux; un ensemble d'idées hétérogènes, Rome au temps d'Auguste et Toulouse sous le Gouvernement provisoire de la République française. Mais je laisse à un témoin oculaire le soin d'esquisser en quelques mots l'aspect de cette émouvante solennité.

— Le cortège s'ouvrait par une troupe de musiciens jouant et chantant nos hymnes nationaux, et par des députations de tous les corps constitués; à leur suite, venaient les bœufs destinés au sacrifice, les cornes ornées de tresses et de guirlandes dorées; après les victimes, que les Toulousains ne purent voir passer sans verser une larme, marchait grave et soucieux le grand sacrificateur au milieu du collège des Aruspices; puis une compagnie de milice citoyenne, un détachement de vrais soldats; puis une longue file de vierges, toutes de blanc vêtues, portant des parfums et semant des fleurs sur la route. — Enfin, entouré de cuirassiers et de dragons à cheval, un char d'ivoire, rehaussé de pierreries et de drapeaux aux couleurs républicaines, s'avancait majestueusement, traîné par six chevaux d'une irréprochable blancheur. Sur ce char paraissait le citoyen commissaire-général, couvert d'une robe de pourpre brodée d'or; une ceinture tricolore, terminée par des glands d'or aussi, serrait gracieusement ses flancs; de la main droite il tenait un rameau d'olivier, de la gauche un sceptre surmonté d'un coq gaulois; une boule d'or tombait de son cou sur la poitrine, elle renfermait quelque amulette ou préservatif contre l'orgueil (de méchantes langues ont prétendu depuis qu'elle ne contenait rien); dans le char et derrière le citoyen commissaire, un jeune homme d'une beauté remarquable et qu'on eût dit à son air candide échappé du vestal révé par Fourier: il avait pour mission de porter une couronne d'or, et de murmurer à l'oreille de ce haut magistrat ces mots traditionnels: « Souviens-toi que tu es homme », ce que, par parenthèse, le citoyen Joly n'avait pas l'air d'écouter avec beaucoup d'attention. Le cortège était fermé par la gendarmerie départementale.

La population de Toulouse s'émut à la pompe et au luxe de cette procession insolite; on ne comprit pas trop d'abord le sens caché sous ces formes symboliques et renouvelées des anciens. — On crut, après mille autres suppositions, que le citoyen Joly avait voulu s'amuser une fois en sa vie, et que les 40 francs dont l'honorait la République pouvaient bien lui permettre une robe de pourpre brodée d'or, et un char d'ivoire traîné par six blancs chevaux; quant à la couronne et à son usage, c'était encore un mystère. On conclut enfin que le citoyen Joly

avait des idées pas mal extravagantes; mais un commissaire général n'est pas tenu, en vérité, d'être complètement sain d'esprit.

Après avoir en tous sens parcouru les rues de Toulouse jonchées de fleurs et tendues de tapisseries, le cortège arriva au Capitole. Le citoyen commissaire adressa au ciel et au Gouvernement provisoire de chaleureuses actions de grâces, et ordonna d'immoler les victimes; le grand-prêtre, consultant leurs entrailles fumantes, s'écria que la République était en danger et que le citoyen Joly seul pouvait la sauver. Et tout aussitôt il déposa sur le front du citoyen commissaire la couronne d'or que tenait toujours l'innocent adolescent; le citoyen Joly repoussa du regard et du geste cet emblème d'un autre âge; le pontife insista, agenouillé devant le commissaire qui résistait encore, mais qui, pressé de nouveau, céda, vaincu par tant d'amour, et se laissa couronner: le beau jeune homme était pourtant encore à ses côtés et marmottait toujours: « Souviens-toi que tu es homme. »

A cette phase de la fête de la fraternisation, de « la fête en l'honneur des soldats partant pour l'armée des Alpes » (toujours d'après le programme officiel), les habitants de la Haute-Garonne commencèrent à se regarder entre eux, avouant cette fois qu'ils n'y comprenaient plus rien. Ils s'amuserent néanmoins beaucoup de cette scène quelque peu bouffonne, et quand le cortège eut de nouveau traversé la ville et reconduit à son hôtel le citoyen commissaire-général couronné, tout le monde se sépara enchanté des loisirs que la République fait à ses commissaires et du fonds de *comical humour* dont elle les gratifie.

Le lendemain, cependant, les Toulousains, gardes nationaux surtout, se rappelant qu'ils avaient été convoqués pour une démonstration toute de patriotisme et de fraternité, cherchèrent dans leurs souvenirs; comment la garde citoyenne avait fraternisé avec la troupe, et comme quoi le couronnement du citoyen Joly avait été fait « en l'honneur des soldats partant pour l'armée des Alpes ».

Et pourtant les journaux ont annoncé qu'une fête brillante avait été donnée à Toulouse aux soldats marchant à la frontière, que l'enthousiasme le plus bouillant avait présidé à cette solennité, et que les vœux les plus patriotiques avaient suivi les héros de cette belle journée.

Et c'est ainsi qu'on écrit l'histoire.

A. C.

Décidément, le croquemitaine du jour fait aussi son apparition en province. Le communisme, qui a si bien servi d'arme à la réaction pour effrayer les badauds de Paris, est en même temps exploité dans plusieurs de nos grandes villes avec un rare talent. Nous ne citerons que la ville de Tours, où plusieurs candidats, républicains dévoués et intègres, ont été écartés par ce petit subterfuge bien digne des disciples de Loyola. — Un digne magistrat estimé de ses concitoyens et de tous les républicains de la veille, victimes des cruautés de la monarchie, était

porté à la députation. Sa nomination était presque certaine; le parti royaliste ne trouva rien mieux alors que d'en faire un grand chef communiste, c'est-à-dire un buveur de sang, prêt à organiser le massacre dans tout le département. Les dupes et les imbéciles donnèrent dans le panneau et la farce fut jouée. A quoi servait-il donc à tous les journaux monarchiques, *Constitutionnel*, *Siècle*, et autres, de nous avoir fait avaler dans les temps de si belles tartines contre les jésuites!

TROIS MODES DE VOTER.

On est embarrassé à la Chambre: on ne sait quelle manière on emploiera pour voter. Déjà on a proposé un système peu compliqué et qui n'a pourtant pas été adopté, je crois. Ce système consistait tout uniment en petits tuyaux de ferblanc ou de caoutchouc, en nombre égal à celui des votants. Chacun de ces petits conduits était à la portée d'un député, qui y déposait sa boule au moment du scrutin, et tous aboutissaient à une urne commune, où il était facile de réunir les suffrages. Ce système était simple, comme vous voyez, mais long et pourtant peu commode.

En voici un autre beaucoup plus ingénieux: au lieu de tuyaux, comme dans le précédent, ce sont des cordons: chacun de ces cordons s'attache, d'un côté à une barre horizontale, traversant l'Assemblée nationale dans toute sa largeur; de l'autre, à un représentant du peuple. Quand une question est soumise au scrutin, le président sonne et s'écrie: « *Que les citoyens qui veulent voter tirent le cordon!* » Alors, l'extrémité de la ficelle qui se trouve sur la barre transversale, ramenée en arrière par l'effort de l'autre extrémité, soulève une soupape qui laisse s'échapper la boule du votant. Cette boule, abandonnée à elle-même sur un plan incliné, se précipite avec force au fond d'un conduit qui lui fait face, et par son choc contre un ressort caché fait apparaître au regard étonné une poupée, témoignage irrécusable du vote. Il suffit alors de compter le nombre des poupées pour constater le résultat du scrutin. Le seul défaut de ce système, qui puisse devenir un obstacle pour son exécution, c'est d'assimiler peut-être par trop les représentants du peuple à des concierges.

Un vieil adage dit qu'on s'instruit en voyageant; moi, je pourrais presque dire que je me suis instruit en dormant.

L'autre jour, ou plutôt l'autre nuit, je faisais mon service de bon citoyen, et je commençais à sommeiller sur les matelas fort peu rembourrés du poste, lorsque mon oreille fut frappée d'une conversation qui avait lieu entre un gros citoyen au ventre rebondi, étendu à mes côtés, et son voisin de gauche.

— Mon système est très-simple, monsieur, suivez-moi bien. Je conserve les tuyaux, mais seulement je les dispose d'une autre manière: au centre de la salle est une colonne; cette colonne est divisée en un certain nombre de crans; au centre de la colonne

MYSTÈRES DU JOURNALISME.



Lith. Goyet, J. Paris. Dauphine.

Un rédacteur du Polichinelle. Garçon! un petit verre! vous me donnerez en même temps le Journal le Polichinelle.

-Connais pas.

-C'est donc un Café borgne ici!

est un pivot sur lequel peut glisser un anneau qui supporte une aiguille recourbée sur un des crans de la colonne; à la base de cette colonne, et sous le plancher, se trouve un ensemble de roues dentées et de poulies qui font mouvoir un petit marteau venant frapper sur le bout du pivot intérieur. A ce système aboutissent autant de tuyaux que de représentants. Ces tuyaux traversent la salle sous les gradins, et vont gagner une petite trappe située sous les pieds de chaque membre de l'Assemblée. Chaque député en arrivant dépose sa boule dans la trappe, met le pied dessus et attend; s'il n'y a pas lieu de voter, il laisse son pied en repos; s'il y a lieu, il appuie légèrement et pousse un petit ressort à pression, qui fait ouvrir une petite soupape. La boule s'échappe, va frapper sur une plaque qui fait jouer les roues; le marteau tombe sur le pivot, et l'aiguille monte d'un cran à chaque boule. Ainsi, et à la fin du vote, il est facile de voir, au point où en est l'aiguille, le nombre des votants. Comprenez-vous, monsieur, comme cela est simple et ingénieux?

Ici le voisin de mon voisin doit avoir regardé son interlocuteur avec une singulière expression. Là-dessus je me suis endormi, et n'ai fait que rêver, le reste de la nuit, tuyaux, boules et poulies.

P. F.

GYNÉCÉE NATIONAL.

Après la Révolution de Février, les femmes demandèrent que la République leur profitât comme aux hommes, que la liberté et l'égalité pour *toutes* fussent la liberté et l'égalité pour *toutes*, et que le sexe barbu ne pût plus dire : *l'humanité, c'est nous*. Ces prétentions si légitimes furent trouvées prématurées sans doute, et accueillies peu galamment par les hommes au pouvoir : aussi les femmes résolurent de se gouverner seules, de se créer des lois plus en rapport avec nos nouveaux principes de liberté et d'égalité, en un mot elles firent un État dans l'État.

Un comité, composé à la hâte des citoyennes, Ediltrude, présidente, Sympho, Agathe, vice-présidentes, Mina, secrétaire, se constitua pour parer aux difficultés du moment. La République fut proclamée; le suffrage universel adopté, et une chambre des représentantes convoquée pour le lundi 15 mai. Pour les élections, on décida que deux départements se réuniraient afin d'élire une députée; Paris en aurait cinq, l'Algérie deux, en tout cinquante. — Pour être électrice, il faudrait avoir 14 ans, et 18 pour être députée. — Les élections, fixées au 2 mai, se sont faites partout avec une régularité et un ordre parfaits; elles sont, nous assure-t-on, conçues dans un bon esprit. Tous les systèmes politiques et socialistes y seront représentés; quelques ouvrières y plaideront la cause des classes laborieuses.

Le compte-rendu de ces séances doit, tout le fait supposer, exciter l'intérêt au plus haut point. Un des rédacteurs du *Polichinelle*, grâce à son visage ingénu et imberbe, grâce surtout à un déguisement artistement préparé, a été jusqu'à présent tenu au

courant de presque tous les actes du comité; il espère être assez heureux pour avoir une place à la séance d'ouverture, où quelques hommes seulement seront admis dans une tribune séparée.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons le résultat de quelques élections : à Paris ont été nommées les citoyennes Ediltrude, Sympho, Agathe, Mina; Pochardinette représente le quartier des écoles. Les départements ont envoyé les citoyennes Rosamonde, Madeleine, Geneviève, Alice, Julia, Maria, Clara, Olympie. Les autres nominations nous sont encore inconnues.

Un bruit a transpiré sur la présidence de l'assemblée : le citoyen Girardin, inconsolable de rester avec son idée de chaque jour éloigné de la chambre des représentants, aurait adroitement dissimulé son sexe, se serait présenté dans une réunion préparatoire et assuré de nombreux suffrages. Nous aimons à croire que ce fait est controuvé.

Dans notre numéro de jeudi nous rendrons compte de la première séance.

A. C.

PROGRAMME DE LA FÊTE.

Dès huit heures, les boulevards seront occupés par une double haie de troupe de ligne et de gardes nationales. Une autre partie occupera le Champ-de-Mars et y attendra l'arrivée du cortège.

Sur les boulevards s'élèveront 32 piédestaux où seront placés les produits les plus remarquables du travail. Chacun de ces édifices, entouré de jeunes filles vêtues de blanc, servira de point de réunion aux délégués des corps de métiers.

En tête de chaque corporation marcheront quatre ouvriers portant les instruments des divers métiers.

A neuf heures des salves donneront le signal de la fête. Alors les membres de l'Assemblée et du Gouvernement partiront de la Bastille et formeront la tête du cortège. L'état-major de la garde nationale ouvrira la marche.

Viendront ensuite : les membres du corps diplomatique, — les blessés de Février, — les condamnés politiques, — les décorés de Juillet, etc., — les délégués des départements, — la magistrature, — l'Institut, — les corps savants, — les délégués du Luxembourg, — les Noirs affranchis, — les députations polonaise, allemande et italienne, — les délégués de la presse et des artistes, — les vétérans de la Grande armée. — La garde nationale à cheval et des escadrons de cavalerie fermeront la marche.

Sur la place de la Madeleine stationnera un char attelé de seize chevaux de labour; ce char portera un chêne, un laurier, un olivier et une charrue au milieu d'épis et de fleurs. Des cordons pendants de ce char seront tenus par des laboureurs.

En avant, les Orphéonistes; derrière, les jeunes filles du Conservatoire.

A l'entrée du Champ-de-Mars, deux pyramides surmontées de drapeaux des peuples révolutionnaires : au pied de la pyramide de droite, la France, l'Allemagne, l'Italie, se donnant la main; au pied

de la pyramide de gauche, la Liberté, l'Egalité et la Fraternité.

Un cirque antique sera dessiné au milieu du Champ-de-Mars; à l'entrée du pont d'Iéna les statues de l'Agriculture et du Commerce; à l'autre extrémité celles de l'Armée et de la Marine.

Autour du cirque, 32 piédestaux destinés à recevoir les trophées de l'Industrie; au milieu une immense statue de la République.

Devant l'École militaire une estrade dont les places seront occupées par l'Assemblée et le Gouvernement, le corps diplomatique et les députations ci-dessus énumérées.

Des hauteurs de Chaillot l'artillerie annoncera l'arrivée du cortège, Les travailleurs, les jeunes filles, les gardes nationales et les troupes de ligne viendront déposer les chefs-d'œuvre sur les piédestaux.

Un ballon pavoisé aux couleurs nationales s'élancera dans les airs.

Le soir, le Champ-de-Mars sera éclairé par une splendide illumination, ainsi que les Champs-Élysées et les Tuileries. — Un feu d'artifice représentant la prise de la Bastille sera tiré sur la place où s'élevait cette forteresse. A la même heure, une gerbe de feu jaillira du sommet de l'Arc-de-l'Étoile, dont la masse sera éclairée par des flammes de Bengale.

Le rédacteur en chef : A. CARRÉ.

Abonnement de lecture au Rabais.

sans cautionnement.

Facilité d'emporter les volumes chez soi.

CH. DRARVE Passage de l'Abbaye, 3, Entrée du Passage, rue du Four-Saint-Germain, 16, et Sainte-Marguerite, 13.

On trouve à l'établissement : les ouvrages de Droit et de Médecine, Romans nouveaux, Mémoires, Voyages, Philosophie, Économie politique, Histoire ancienne et moderne, etc.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT (par mois) :

Droit, 2 fr. — Médecine, 3 fr. — Littérature, 2 fr. — L'établissement est fermé les dimanches et jours de fête.

NOTA. Les mois d'abonnement se paient d'avance.

3CENTIMES l'exemplaire, en prenant 25 exemplaires assortis des quatre ouvrages suivants : (des départements, adresser au directeur de la *Propagande républicaine*, passage du Caire, 37, à Paris, un mandat de 3 fr. sur la poste, pour recevoir de suite 100 exemplaires assortis; — 6 fr. pour 200 exemplaires. — 12 fr. pour 400 exemplaires.)

Catéchisme Républicain d'après André, expliquant ce que c'est que la République et pourquoi on doit l'aimer. — **Chansons Républicaines** de 1848. — **Constitution Républicaine** de 1793. — **Chansons** de 1793.

Librairie LOUIS JANET, 59, rue Saint-Jacques.

Bureau de rédaction, 6, rue Saint-Marc-Feydeau.

BIOGRAPHIE des Représentants du Peuple à l'Assemblée nationale, publiée par une association d'hommes de lettres, sous la direction de M. MAURICE ALHOT.

L'ouvrage formera TRENTE livraisons à 20 centimes chaque.

La première livraison est en vente.

Hôtel du Préau, ci-devant Pré-aux-Clercs.

TABLE D'HOTE à 5 heures et demie. 2 fr. 50 c. avec demi-bouteille, et 2 fr. avec la bouteille.

37, rue Jacob.

Imprimerie Bonaventure et Ducessois, 55, quai des Augustins.